

Sommaire

Introduction

Un processus complexe de naissance et de reconnaissance

- ▶ La naissance d'une discipline scientifique nouvelle
- ▶ Le double transfert de 1859
- ▶ Un événement complexe

Adam, le Celte et l'homme fossile : débats sur l'ancienneté de l'homme autour de 1850

- ▶ Origines lointaines
- ▶ Celtes et Gaulois : histoire et archéologie nationales au milieu du siècle
- ▶ L'homme fossile des géologues
 - Encart : L'anatomie comparée et l'identification des fossiles
- ▶ L'homme antédiluvien, un Adam modernisé

Le tournant de 1859

- ▶ Un brusque changement apparent
 - Encart : Le positivisme
 - Encart : Paul Broca et la Société d'anthropologie de Paris
- ▶ Jacques Boucher de Perthes, ou la découverte manquée de la préhistoire
- ▶ Le détour britannique : conversion intellectuelle et compétition internationale
- ▶ Partisans et adversaires : un débat ouvert

De la conversion à la fondation

- ▶ Des controverses fondatrices
 - Encart : Piltdown et Glozel, deux affaires de faux dans l'histoire de l'archéologie préhistorique
- ▶ Un baptême et un animateur infatigable
- ▶ Des congrès internationaux

- Encart : Liste des congrès internationaux

▶ Des institutions nationales qui servent de modèle en Europe

▶ Inconvénients et avantages d'une institutionnalisation inachevée

- Encart : Les sociétés savantes au XIXe siècle en France

Une science dans le siècle

- ▶ Une science d'amateurs
- ▶ La préhistoire au quotidien
- ▶ Une communauté soudée par de multiples échanges
- ▶ Une science militante ? Préhistoire et religion
- ▶ Une science populaire

Les grands débats de la préhistoire française du XIXe siècle

- ▶ Classer et dater les vestiges préhistoriques : la chronologie de Gabriel de Mortillet
 - Encart : La datation des vestiges préhistoriques
- ▶ Le temps de la préhistoire : débats et critiques
- ▶ L'art préhistorique : entre reconnaissance et refus
- ▶ Homme tertiaire et anthropopithèque : l'invention du chaînon manquant
 - Encart : L'idée de race au XIXe siècle
- ▶ Le néolithique, un oublié des débats français

Conclusion :

Continuités et ruptures dans l'histoire de la préhistoire

- ▶ La fin d'une ère
- ▶ La préhistoire au XXe siècle : quelques repères
- ▶ Une question d'échelle

Annexes : Repères chronologiques - Bibliographie - Index - Table des illustrations

Introduction

Un processus complexe de naissance et de reconnaissance

À l'aube du XIXe siècle, les idées sur l'histoire la plus ancienne de l'homme et de la Terre sont diverses et souvent confuses. La nature des fossiles par exemple a encore fait débat au XVIIIe siècle. Certes, la majorité des savants, dans la lignée d'auteurs de la Renaissance tels que Léonard de Vinci ou Bernard Palissy, admettent que les « coquilles » découvertes parfois sur le sommet des montagnes sont bien les restes pétrifiés d'êtres vivants et sont de ce fait des témoins précieux pour reconstituer l'histoire de la Terre. Mais certains, Voltaire en tête, continuent de soutenir que le monde qui nous entoure est immuable, que des restes d'animaux marins ne peuvent par conséquent pas se retrouver au sommet des montagnes, et que les fossiles sont des curiosités minérales dont la ressemblance avec des animaux ou des végétaux est trompeuse. De même, les hypothèses sur l'âge de la Terre et les causes de la formation des reliefs font débat. De même encore, les conceptions de l'origine et de l'histoire la plus ancienne de l'homme divergent. Beaucoup s'en tiennent à la thèse chrétienne d'une création récente de l'homme par Dieu et considèrent que les plus anciens habitants de nos contrées sont les populations décrites par les auteurs antiques qui les ont rencontrées, comme les Gaulois (ou Celtes) en France. Quelques-uns toutefois, qu'intéressent les antiquités nationales, poussent plus loin la curiosité et analysent les vestiges archéologiques attribués aux Gaulois : pierres taillées et polies, dolmens et menhirs font ainsi l'objet de descriptions scientifiques. D'autres enfin, au nom de leurs convictions philosophiques matérialistes, contestent le récit chrétien des origines, soulignent la similitude de l'homme et de l'animal, suggèrent que le premier n'a pas été créé par Dieu et que son histoire se perd dans la nuit des temps. À l'aube du XIXe siècle, les opinions sur ces questions restent largement divergentes et cette indécision contraste avec le progressif consensus qui s'établit à partir de 1859.

Après 1859, nombreux sont en effet les contemporains à exprimer le sentiment qu'une « révolution scientifique » vient de se dérouler, apportant dans le domaine des sciences biologiques et humaines des changements comparables à ceux qu'avait introduits la théorie newtonienne de la gravitation dans le domaine des sciences physiques. S'ils ignorent pour la plupart que Karl Marx vient de faire paraître sa Contribution à la critique de l'économie politique, première formulation des thèses développées dans *Le Capital* (1867), les témoins notent la coïncidence chronologique de trois épisodes majeurs dans l'histoire des sciences de l'homme et du vivant : la parution de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin qui dynamise et réoriente les débats sur l'évolution, la création de la Société d'anthropologie de Paris, première institution pérenne à centrer ses travaux sur l'étude des « races » humaines, et la reconnaissance d'une antiquité de l'homme incompatible avec l'orthodoxie chrétienne. L'anthropologue Paul Broca évoque à ce propos « les trois Glorieuses de 1859 », établissant un parallèle explicite entre la rupture scientifique dont il se sent tout à la fois un acteur et un témoin et la révolution politique de 1830.

Sur le moyen et le long terme, il ne fait pas de doute en effet que l'année 1859 marque l'irruption de plusieurs nouveautés, et les historiens des sciences actuels peuvent au même titre que les observateurs d'alors parler d'une rupture, rupture de laquelle la « naissance » de l'idée moderne de préhistoire participe pleinement.

La naissance d'une discipline scientifique nouvelle

À partir de 1859, émerge un nouveau champ de savoir légitime dont l'identité et l'autonomie sont garanties par l'invention d'un nouveau mot, celui de « palethnologie » qui est préféré pour un temps au terme de « préhistoire ». Des institutions spécifiques sont rapidement créées. Une revue spécialisée, *Les Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme*, est consacrée à la préhistoire à partir de 1864. Des salles lui sont réservées dans le musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, manifestant dès son inauguration, en 1867, que les vestiges préhistoriques sont partie légitime du patrimoine national. À partir de 1866, des congrès internationaux d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques sont régulièrement organisés. En 1883, le Français Gabriel de Mortillet fait paraître *Le Préhistorique*, premier manuel consacré à ce champ de savoir, tandis qu'un enseignement est mis en place à l'École d'anthropologie de Paris et que des cours libres sont offerts dans les facultés des sciences de Toulouse et de Lyon. En 1904 la Société préhistorique de France, première société savante spécialisée d'échelle nationale, vient parachever l'édifice.

L'identité du nouveau domaine scientifique est également garantie par l'émergence d'une communauté de chercheurs, dans leur majorité des amateurs provinciaux, qui se réunissent autour des institutions spécialisées et du dense réseau des sociétés savantes locales. Bien que ne partageant pas tous les mêmes options scientifiques, religieuses ou politiques, ces chercheurs adhèrent à un programme commun de recherches dont Gabriel de Mortillet est le principal promoteur. Libre penseur militant et évolutionniste convaincu, il défend la thèse d'un progrès linéaire universel, englobant dans un même mouvement l'évolution

biologique et culturelle de l'homme. Les vestiges archéologiques sont soumis à ce processus et suivent une transformation qui épouse celle des facultés intellectuelles de l'homme, évolution elle-même liée aux transformations de son cerveau et de son aspect physique en fonction des modifications du milieu naturel. Tous n'adhèrent pas à ce transformisme rigide et simplificateur, mais tous ou presque acceptent l'interprétation et la classification chronologique des vestiges auxquelles il sert de principe fondateur. Entre 1869 et 1872 Gabriel de Mortillet s'appuie sur ce principe pour mettre en forme une chronologie des temps préhistoriques qu'il diffuse dans ses cours et dans ses écrits. Les outils préhistoriques y sont rangés par ordre de complexité croissante des gestes techniques qui servent à les produire et de diversité croissante des matériaux utilisés et des formes. Chaque classe d'objets est alors identifiée à une époque : la classe contenant les outils les plus simples, présentant le moins de formes diverses et tous fabriqués en silex est considérée comme la plus ancienne. Chaque classe dit ainsi, outre l'histoire des techniques et des cultures matérielles, le degré d'évolution des capacités mentales de ses concepteurs et, par-delà, leur stade d'évolution biologique sur le tracé progressiste qui mène d'un ancêtre simien à l'homme blanc occidental moderne. Ayant pour lui l'avantage de la simplicité, ce système interprétatif séduit les préhistoriens du XIXe siècle. Il désigne des problèmes privilégiés, et induit des pratiques adaptées à leur résolution. Ainsi, les recherches se concentrent sur la découverte de séquences stratigraphiques venant confirmer ou préciser la succession des industries proposée par Mortillet. Les fouilles quant à elles sont presque exclusivement verticales : procédant par tranchées et par sondages, elles ont pour fonction de révéler la stratigraphie du gisement et négligent toutes les informations que fournirait l'analyse de la répartition des vestiges sur un plan horizontal.

En une décennie, institutions, communauté savante et programme de recherches dessinent les contours d'une nouvelle « discipline » scientifique, au sens fort du terme, puisque le mot désigne tout à la fois un domaine de savoir aux frontières bien délimitées (l'étude de l'humanité avant l'apparition de l'écriture) et une série de pratiques auxquelles tout préhistorien doit se conformer.

Le double transfert de 1859

C'est donc légitimement que l'on peut parler de la « naissance » de la notion moderne de préhistoire et de la discipline archéologique qui lui est associée. Mais que recouvre exactement une telle expression ? À y regarder de plus près, que s'est-il réellement passé autour de 1859 ?

L'usage du terme de naissance n'est en effet que partiellement satisfaisant . S'il a l'avantage de suggérer une gestation et d'engager à examiner avec attention les évolutions qui précèdent 1859, il a comme inconvénient de faire croire à un processus inéluctable de développement et à la possibilité d'assigner une date et un lieu de naissance précis à la préhistoire. Or tel n'est pas le cas, car la naissance d'une discipline scientifique est un épisode complexe qui articule la découverte des vestiges et l'invention de théories interprétatives, l'innovation et les processus de sa reconnaissance, épisode dont il n'est pas toujours aisé de situer la date et d'identifier les acteurs.

Revenons donc sur l'année 1859. Le 26 septembre est lue à l'Académie des sciences une lettre du paléontologiste Albert Gaudry. Elle est bientôt suivie d'un mémoire où le naturaliste, dont la réputation scientifique est bien établie, défend la thèse d'une haute antiquité de l'homme. Immédiatement des débats identiques s'engagent à la Société géologique de France et à la Société d'anthropologie de Paris. Des découvertes effectuées en France et en Angleterre, soutiennent les auteurs, apportent des preuves irréfutables de la coexistence de l'homme et d'espèces animales aujourd'hui disparues ou émigrées, tels le mammoth et le renne. Ces découvertes viennent contredire la thèse encore admise de l'apparition récente de l'homme sur Terre. En elles-mêmes, ces communications constituent bien une nouveauté, puisqu'elles introduisent un débat inédit dans les assemblées scientifiques les plus officielles. Mais la nature de cette nouveauté mérite précisions.

Il n'y a guère en effet de nouveau dans le contenu des mémoires consacrés à l'antiquité de l'homme à l'automne 1859. Les découvertes qui y sont exposées sont souvent anciennes puisque certaines remontent aux années 1820 et, pour beaucoup, elles ont déjà été présentées à l'Académie des sciences ou à la Société géologique sans convaincre les auditeurs. Les interprétations de ces découvertes ne sont pas non plus nouvelles, puisque les auteurs reprennent notamment des conclusions exprimées dès les années 1840 par un amateur d'archéologie d'Abbeville, Jacques Boucher de Perthes, conclusions qui avaient déjà été portées à la connaissance de l'Académie sans que celle-ci ait pris la peine de les examiner. Comme ce dernier, les naturalistes engagés dans les débats de 1859 s'appuient en effet principalement sur les découvertes faites dans la Somme, distinguent les silex polis et les silex taillés, affirment que les seconds sont plus anciens que les premiers et que leurs auteurs ont côtoyé des animaux aujourd'hui disparus, à une époque dont l'ancienneté est incompatible avec le dogme chrétien. La nouveauté du mémoire de Gaudry ou des

communications présentées à la Société géologique de France ne tient donc ni à des découvertes nouvelles ni à des interprétations inédites !

De fait, cette nouveauté n'est pas intellectuelle dans son essence, mais principalement institutionnelle et sociale. L'innovation qui s'opère à l'automne 1859 réside en effet avant tout dans un double transfert. Le premier de ces transferts transporte des discours de la « périphérie » vers le « centre » pour reprendre un vocabulaire fréquemment utilisé notamment par les sociologues de la culture . Des découvertes et des théories exposées loin de la capitale, par des auteurs que leur situation géographique et sociale place en dehors des communautés scientifiques officielles, changent de statut et acquièrent un nouveau pouvoir de conviction lorsqu'elles sont présentées par des spécialistes reconnus, dans les institutions scientifiques parisiennes dont ils sont membres. Ainsi les recherches que Jacques Boucher de Perthes avait exposées en grand détail dans *Les Antiquités celtiques et antédiluviennes*, dont le premier volume était paru en 1849, n'avaient pas été jugées a priori suffisamment intéressantes pour susciter un examen approfondi et un débat au sein de l'Académie des sciences. Celle-ci n'avait pas discuté de l'ouvrage, qui lui avait pourtant été adressé, et n'avait pas jugé utile de réunir la commission d'experts réclamée par l'amateur d'Abbeville. En 1859, ces mêmes travaux, accompagnés des mêmes conclusions, mais présentés par des naturalistes estimés deviennent non seulement recevables, mais susceptibles d'emporter l'adhésion.

En 1859 toutefois, les auteurs des communications sur l'antiquité de l'homme opèrent un second transfert qui fait entrer en ligne de compte les susceptibilités nationales et les concurrences internationales. Dans leurs mémoires en effet, ils ont soin de signaler que le débat qu'ils introduisent en France a commencé quelques semaines auparavant en Angleterre. L'adhésion qu'elles ont rencontrée chez les naturalistes britanniques sert d'argument pour renforcer le pouvoir de conviction des découvertes et des théories qu'ils présentent. À la fin du mois de septembre 1859, les Français reprennent en effet les grandes lignes d'un discours prononcé quelques jours auparavant devant la British Association for the Advancement of Science par celui qui est alors le plus célèbre des géologues européens, Charles Lyell. Celui-ci y avait affirmé sa conversion à la thèse de la contemporanéité de l'homme et des animaux disparus en appuyant sa conviction nouvelle sur des découvertes récemment réalisées en Grande-Bretagne et sur leur confrontation avec les résultats exposés précédemment par Boucher de Perthes. Cette conversion emporte l'opinion de naturalistes français, tandis que par patriotisme ils mettent en avant l'antériorité des découvertes d'Abbeville et minimisent l'apport des découvertes anglaises. Accepter la thèse de l'antiquité de l'homme revient alors à ne pas prendre de retard sur la science anglaise et permet même de revendiquer la priorité de la France en ce domaine en érigeant Boucher de Perthes, jusque là ignoré, en fondateur.

Un événement complexe

Mais si les défenseurs de la thèse de l'antiquité de l'homme qui s'expriment devant les sociétés savantes parisiennes en 1859 introduisent bien du nouveau dans le champ des sciences de l'homme et de la nature, leurs positions n'emportent pas une adhésion immédiate des assemblées savantes auxquelles ils s'adressent. Théorie orthodoxe ou thèse illégitime ? Pendant plusieurs années encore l'opinion savante hésite. Il faudra donc un nouvel épisode, tout aussi complexe dans ses composantes, pour emporter la majorité. Celui-ci se déroule au printemps de 1863, lorsque Jacques Boucher de Perthes annonce à l'Académie des sciences la découverte d'une demi mâchoire humaine, exhumée dans une couche géologique qui contient des silex taillés et des ossements d'espèces disparues de la carrière de Moulin-Quignon, près d'Abbeville. Ce vestige constitue la première preuve directe de l'existence de l'homme à des époques reculées : elle vient notamment contredire l'argument principal des adversaires de l'antiquité de l'homme, qui défendent que rien ne prouve que les objets de silex soient réellement des outils taillés par l'homme. Le 23 avril, le professeur d'anthropologie du Muséum national d'histoire naturelle, Armand de Quatrefages, défend l'authenticité de la mâchoire. Il intervient à cette occasion pour la première fois sur la question et manifeste ainsi que le maxillaire de Moulin-Quignon a emporté sa conviction. Or, quelques jours plus tard, le paléontologue britannique Hugh Falconer expose publiquement dans le Times ses doutes sur les ossements découverts à Abbeville. S'engage alors une controverse dont les enjeux ne sont pas purement intellectuels, puisque le prestige de deux scientifiques reconnus est en jeu et que l'honneur national est mis en péril. Elle est réglée par la mise en place d'une commission franco-britannique qui se réunit à Paris, examine la mâchoire et le gisement et conclut officiellement à l'authenticité du vestige.

C'est à la faveur de ces débats, et pour des raisons en partie patriotiques, que l'Académie des sciences choisit son camp et opte pour de l'antiquité de l'homme. La presse généraliste relaie quant à elle les péripéties de « l'affaire de Moulin-Quignon » auprès d'un large lectorat, transformant précocement la préhistoire en une science populaire. Ironie de l'histoire, la mâchoire, expertisée à nouveau au début du XXe siècle, était un faux ! L'opinion de l'Académie, qui n'avait pas été convaincue par les découvertes bien souvent

moins incertaines qui lui avait été présentées depuis 1820, est ainsi emportée par un ossement médiéval.

Un tel récit apporte la preuve, s'il en est, que la « naissance » de la notion et de la discipline scientifique que nous appelons désormais « préhistoire » n'est pas un événement simple qui articulerait la seule découverte de nouveaux vestiges et la présentation de théories explicatives adaptées. Ainsi que le démontre l'exemple de Boucher de Perthes, les découvertes, mêmes lorsqu'elles sont bien documentées, finement analysées et publiées, suffisent rarement à introduire une rupture dans l'histoire des sciences. Aussi un récit historique de la naissance de la préhistoire ne peut-il se réduire à une histoire des découvertes et des idées. Il lui faut nécessairement prendre en compte les processus sociaux et politiques qui entrent en jeu dans la conversion des opinions savantes, dans la construction des institutions scientifiques et dans la diffusion d'un nouveau savoir vers un plus large auditoire susceptible de fournir tout à la fois de nouveaux chercheurs et un public.

Par ailleurs, les épisodes ici résumés suffisent à signaler que l'événement d'apparence simple que constitue la présentation d'une communication à l'Académie des sciences n'est en réalité que le point le plus visible d'un processus très complexe. Il devient alors très difficile de situer dans le temps et dans l'espace la « naissance » de la préhistoire de même que d'en désigner les acteurs principaux. Cette naissance a-t-elle eu lieu en France, ou en Angleterre ? en 1859, en 1863, ou bien encore dans les années 1840 lorsque Boucher de Perthes entreprend la rédaction des *Antiquités celtiques et antédiluviennes* ? Qui, de l'amateur d'Abbeville, des paléontologues britanniques ou des naturalistes français, est l'auteur principal de la nouveauté scientifique ? À ces questions, il pourrait bien exister autant de réponses que d'historiens !

Aussi, revenant plus en détail sur les épisodes résumés dans cette introduction, les chapitres de cet ouvrage proposent-ils une version de l'histoire de la naissance de la préhistoire qui s'efforce avant tout d'en restituer la complexité et d'en explorer les dimensions multiples.